

Quand j'étais dans la peau de l'ours

Autor(en): **Marcel, André**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 38

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222776>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

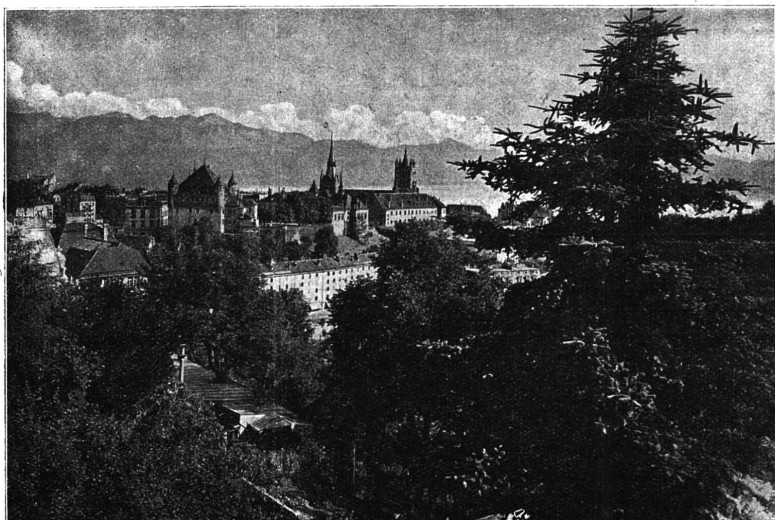
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LAUSANNE D'AUTREFOIS



La Cité, vue prise d'une des maisons du haut de l'avenue Louis Vulliemin ou de la route du Signal. Postérieure à 1902. La porte St-Maire a fait place au bâtiment de l'Ecole de chimie. De plus, l'Ecole de la Barre est déjà construite, or elle date de 1902. Le grand conifère de droite fait un fort joli cadre à cette vue classique de la Cité.

s'exercer sur la tunique du coupable. Les tambours battirent aux champs et les clairons sonnèrent « la casquette ». Et, quand ce fut fini, plus d'un spectateur exprima cette opinion qui était celle du public en général : « Dommage ! un si bon carabinier, qui avait un si bel avenir à la pompe ! »

En ce temps-là, les pompiers formaient une société dans le genre de la chorale ou de la fanfare. Le service du feu était accompli par des volontaires. Une discipline élastique y régnait. C'est pourquoi personne ne prit l'événement au tragique. Le héros de l'aventure fut même, depuis, élu conseiller communal, fonction dont il s'acquitta, du reste, au plus près de sa conscience.

A. Mex.

Logique. — Comment ! vous me dites que vous n'êtes jamais fatigué, et je vous trouve en train de vous reposer ?

— Mais, patron, si je ne me reposais pas, je serais fatigué comme les autres.

QUAND J'ÉTAIS DANS LA PEAU DE L'OURS

LES chefs ont eu cent fois tort de me confier à mon tir militaire au moment même où nos champions revenaient victorieux de Stockholm.

Cela pouvait prêter à des malentendus.

Il régnait au stand une atmosphère à la fois lourde et grisante, et je n'étais pas sûr, en arrivant, de ne point prendre part à des compétitions mondiales.

Autour des tireurs, des gens appréciaient froidement les coups, sans cacher leur dépit ou leur admiration.

Les récents succès de nos « as » étaient commentés avec passion, et c'est à la minute où des connaisseurs s'entretenaient à mes côtés de la visibilité, des moyens subtils de lâcher la gâchette et d'immobiliser le canon, que je m'allongeai sur la planche, un œil ouvert sur l'horizon brumeux.

Alors je me demandai sérieusement comment on charge une culasse et dans ma précipitation c'est à l'envers que j'enfonçai les balles.

Un murmure assez désobligeant s'élevait à la ronde.

Un gamin de douze ans, qui trônait à ma droite, en qualité de secrétaire éclata de rire et me rappela les leçons de l'école de recrues.

Je me frappai le front d'un doigt fiévreux, puis je me mis en position.

On m'examinait avec curiosité.

— Regardez comme il tient son fusil, dit un quidam sur un ton malveillant.

Immédiatement je retournai mon arme afin de diriger le canon en avant et, sans trembler, d'un geste habile et doux, je pressai graduellement sur la détente.

Je voyais mal. La cible avait l'air de s'étendre et de se gondoler.

Elle n'était, d'ailleurs pas la seule, et les spectateurs se gondolaient bien davantage.

L'un d'eux murmura bêtement :

— Voyez, il a oublié de tourner l'anneau.

L'animal avait raison ; j'avais oublié de tourner l'anneau. Quelque peu confus, je réparai ma faute.

Maintenant, tout allait bien, et j'étais prêt à me distinguer.

Mais en attendant de me distinguer, je ne distinguais absolument rien.

Soudain, un officier me saisit désespérément le bras et dans un appel strident :

— Arrêtez ! hurlait-il, vous n'avez pas enlevé votre couvre-canon !

C'était vrai : je n'avais pas enlevé mon couvre-canon.

— Nom de nom, fis-je avec bonhomie, on n'est pas plus distrait !

Bientôt, j'avais retrouvé mon sang-froid, et la crosse sous le bras, je me mis en devoir de viser.

— Mettez donc votre crosse à l'épaule, insinua l'un des spectateurs.

— Vous croyez ? dis-je en m'exécutant et de nouveau je me trouvai face à la tranchée.

Le coup partit au moment où je fermais les yeux. La cible tomba, puis se releva, tandis qu'un silence angoissant succédait à la détonation.

Les secondes passèrent. Le marqueur était muet dans la terre.

— Il a de la peine à trouver le trou, dit un jeune homme au regard triste.

Tout à coup, la palette rouge et blanche, celle qui sert à indiquer le maximum des points, émergea du sol. Mon cœur battait comme au temps de mon premier émoi.

La palette inscrivit sur l'horizon un arc de cercle impressionnant, de gauche à droite et de droite à gauche, et disparut dans l'abîme.

— Pendule ! énonça tranquillement le gamin de douze ans qui se croyait secrétaire.

Je m'étais trompé de cible !

Le coup suivant fut un quatre imprévu, décisif et superbe : c'était le voisin qui s'était trompé de cible... Enfin, je parvins non sans peine à terminer honorablement mon tir couché et mon tir à genou. Mais, il n'y avait plus un chat pour m'encourager, car on avait compris que je n'étais pas un professionnel. J'allais me retirer, quand un

monsieur très bien me fit observer que je devais tirer debout.

Alors je sautai sur mes pieds.

Un cri rauque, électrique, inhumain, déchira l'air, un de ces cris qui vous font froid dans le dos : en sautant sur mes pieds, j'avais aussi sauté sur ceux du seul spectateur que ma pitreuse exhibition n'avait pas chassé.

Il me traita de crétin, d'imbécile et d'animal, mais il s'en excusa quand je lui répondis que je partageais pleinement son avis.

Cet homme était la contradiction même.

A présent, l'arme en joue et les pieds écartés, j'avais l'impression d'arroser la cible avec mon fusil que je tenais vacillant au bout de mon bras.

Des passants s'arrêtaient, curieux, l'œil critique, un sourire amusé sur les lèvres.

Enervé de leur présence et las de l'exercice, en amateur je lâchai ma balle au hasard.

— Quatre ! J'avais attrapé le quatre, et je n'en revenais pas.

Les spectateurs accouraient de partout et se transmettaient la nouvelle avec admiration, discutant ma victoire et s'extasiant sur la façon vraiment originale avec laquelle j'obtenais un pareil résultat.

Tout un attroupement se formait autour de moi. Sans perdre un instant, je soulevai mon fusil et je pressai sur la détente, avec le secret désir d'en finir au plus vite et de griller mes six cartouches.

Quel ne fut pas mon étonnement de voir la palette immobilisée au milieu de la cible et m'indiquer encore un quatre !

Cette fois, l'enthousiasme était à son comble. Une rumeur grandissait, flatteuse et caressante, emportant au loin l'écho de mon exploit. Le gamin de douze ans qui se croyait secrétaire en bavait de contentement.

Les tireurs abandonnaient leur poste et, conviant leurs amis à les suivre, ils se massaient dans mon box.

— Vous remarquerez, dit l'un, comme il tire avec rapidité, tout en promenant le canon de son fusil à l'aventure.

En effet, je tremblais de la tête aux pieds et mon arme était en perpétuel mouvement.

— Il semble impossible, en ces conditions, ma mottait un officier, de faire un quatre.

On lui répondit par un sourire apitoyé que je les aliguais aussi facilement que des œufs dans un panier. D'ailleurs, il pourrait le constater tout à l'heure.

Deux cents tireurs suivaient mon geste, attendant que la balle, après une trajectoire étonnante, allât se perdre au milieu de la cible.

Or, j'étais plutôt mal à l'aise.

Je prenais conscience de ma valeur et je craignais de déchoir aux yeux de mes admirateurs. Mais plus je m'appliquais à triompher, plus mon fusil s'agitait dans mes doigts.

Un loustic jugeait en m'examinant de près, que les champions n'employaient pas des procédés communs pour obtenir une victoire et que leur tremblement serait préjudiciable à d'autres.

Au bout d'une minute ou deux, je reposai mon arme. Il ne fallait pas gâcher ma chance et je respirai profondément.

Un reporter en profita pour m'interviewer. Quand il apprit que je ne revenais point tout droit de Stockholm, il s'indigna avec l'assistance entière et chacun blâma les comitards de laisser dans l'ombre un aussi bon tireur.

— Nous allons, me déclara le journaliste avec autorité, mener une campagne en votre faveur. Vous avez le cran d'un champion et nous allons nous occuper sans répit à vous rendre universellement célèbre.

Il me semblait que j'étais dans la peau de l'ours qu'on avait tué d'avance et j'aurais voulu sincèrement en sortir, mais le moyen de décevoir ces gens qui m'acclamaient en chœur ?

— Je vous promets de m'intéresser à vos exploits et d'en parler en haut lieu surenchérissant un colonel qui m'invita cordialement à dîner. Comment vous appelez-vous ?

Quand j'eus dit mon nom :

— Parbleu ! s'exclama-t-il, comme s'il avait eu vent de ma réputation depuis longtemps, c'est un nom bien connu.

J'étais célèbre et je repris mon arme, oppressé, mélancolique et plus inquiet que jamais.

Alors, lentement, posément, calmement, je mis en joue et je visai, priant tous les saints du Paradis de me prendre en pitié. Malheureusement, ils ne devaient pas savoir le français...

Les deux cents tireurs, penchés en avant, le regard fixé sur le but, ne disaient pas un mot. Ils avaient l'impression d'assister à une chose extraordinaire et quand le coup partit un frémissement parcourut la foule.

Au bout de cinq minutes, aucun résultat n'était connu, le gamin de douze ans qui se croyait secrétaire appuya le doigt sur le bouton de la sonnette.

Alors, du talus ravagé, une palette aux couleurs rouge et blanche, et qui flamboyait au soleil, apparut merveilleuse.

— Quatre ! hurla le public.

La palette, hélas, décrivit aussitôt un mouvement qui barra furieusement la cible et balaya nos illusions.

— Pendule ! rectifia le reporter d'une voix mourante.

Le colonel n'y voulait pas croire. Il téléphona pour demander des explications et voici ce qu'il apprit :

La cible était intacte et n'avait aucun trou. Par contre, un petit incident avait mis en péril un marqueur qui se trouvait pourtant à cent mètres du but. Comme il sortait le nez afin d'admirer le champion. — Fût-ce une erreur ou une coïncidence ? — toujours est-il que sa casquette avait été emportée, au loin, par une balle, au moment même où retentit mon coup de feu...

Il n'en fallait pas davantage pour me rendre suspect.

— Tirez donc encore une fois, m'ordonna sèchement le colonel, pendant que les spectateurs se mettaient à l'écart avec prudence.

Emu, les nerfs à fleur de peau, calculant ma chance et tendant ma volonté, je pesai sur la détente.

...Et j'attendis le résultat.

Soudain, un tumulte étourdissant frappa mon oreille en même temps qu'une main frappait mon épaule. Un remous se fit dans la salle et le colonel qui m'avait invité à dîner me saisit par le bras. On me souleva de terre. Avant de savoir si l'on me portait en triomphe ou si l'on m'écharpait, je fus entraîné vers la porte et flanqué brutalement dehors, avec mon fusil qui vint me rejoindre aussitôt.

Modestement, j'en conclus que l'on m'écharpait, puis sans demander si j'avais fait un quatre ou une pendule, au milieu des vociférations, je m'enfuis...

Eh ! bien, vous me croirez si cela vous plaît : Je ne suis jamais devenu champion du monde.

André Marcel.

LA VENDANGE.

*Ayant accompli des prouesses,
L'automne étale ses trésors
Sur nos coteaux où l'on s'empresse
De recueillir les beaux grains d'or !
Et you la la ! Le vin nouveau
Bientôt remplira nos tonneaux !*

*Il sera bon, la chose est sûre,
Ce vin qui comble nos désirs,
Car le soleil, de sa morsure,
A doré grappes à plaisir !
Et you la la ! Salut nouveau
Qui rempliras tous nos tonneaux !*

*La vigne est la fille de joie
Qui seule plaît au vigneron ;
Mais elle exige qu'il la choie,
Par tous les temps, comme un tendron !
Et you la la ! Place au nouveau
Qui remplira tous nos tonneaux !*

Louise Chatelan-Roulet.

FISC

L'HOMME qui m'avait vendu ce grand diable de chien m'avait dit : « Faites attention, il est féroce. Je ne répondrais pas des enfants qui auraient l'imprudence de l'approcher, ni de vous même si vous l'approchiez par surprise. Quant aux malfaiteurs qui tenteraient de pénétrer subrepticement dans votre propriété, il n'en ferait qu'une seule bouchée. Autant il s'en présentera, autant il en avalera, comme des pilules.

La bête était achetée, je payai le prix convenu, et m'amusai fort, en ramenant l'animal à la maison, de voir la crainte que sa haute taille, son air farouche, son œil inquiet et ses crocs formidables inspiraient aux passants.

Tout le monde s'écartait de nous avec respect.

— Oh ! le beau chien ! comment l'appellez-vous ? me demandèrent les voisins.

— Fisc.

— Il est méchant ?

— Comme la gale, il ne connaît personne.

Je fis, tout autour de ma propriété, poser des pancartes, dont les lettres avaient deux pieds de haut et se lisaient à cent mètres : « chien méchant. »

Le soir qui suivit cette opération, je m'endormis tranquille comme Baptiste, avec la certitude de faire un somme long et profond, que ne troublerait aucune inquiétude.

J'avais mis mon réveil à six heures et prié qu'on vienne me secouer dans le cas où mon sommeil ne cesserait pas au vacarme métallique de mon réveil-matin.

A peine eus-je fermé l'œil que Fisc se mit à aboyer, à se plaindre, à se lamenter, à pousser des cris déchirants. Je me levai, pensant que des rôdeurs de nuit pouvaient errer aux alentours.

Fisc vint se jeter dans mes jambes en me regardant éperdument.

Je devinai qu'il me suppliait de lui ouvrir la maison. Je le fis entrer dans le vestibule, ne comprenant pas au juste quelles étaient ses intentions, mais supposant que son appétit devait avoir des limites et qu'il ne pourrait pas, vraisemblablement, dévorer toutes les personnes qui passeraient dans la rue. Je me recouchai, plus rassuré, mais, aussitôt que ma lampe fut éteinte, le même boucan recommença.

Fisc lança dans la maison des gémissements lugubres, des plaintes comme si on l'eût écorché vif.

Qu'est-ce que cela signifie ? me demandai-je, mon chien est malade, il n'est pas naturel qu'il pleure ainsi sans arrêt, à moins qu'il ne perçoive un terrible danger qui le menace et qui échappe à mes pauvres sens élémentaires.

Voyant qu'il ne me serait pas possible de fermer l'œil tant que Fisc continuerait à hurler de cette façon, je me relevai et me rendis vers lui.

Dès que j'eus ouvert la porte du corridor, je l'aperçus, aux rayons de la lumière électrique, blotti dans un angle, l'œil hagard, les poils dressés sur la tête. Il tremblait comme une feuille et je remarquai, en l'examinant de près, qu'il avait la chair de poule.

— Des malfaiteurs qui voulaient me dévaliser, pensai-je, ont fait boulotter une boulette à ce chien ; ils me l'ont empoisonné.

Je l'auscultai, je lui tâtai le poul, il n'avait pas de fièvre. Je regardai la langue, elle n'était pas chargée.

Je ne savais que penser lorsque je m'avisai tout à coup que ce grand diable de chien, gros comme un éléphant de quinze mois, sursautait au moindre craquement du parquet.

Le bruit de la chute d'une feuille au dehors, celui du vent dans la cheminée, le menu trottement d'une souris au grenier, le rongement imperceptible d'un insecte dans le bois d'un meuble lui donnaient des crispations nerveuses folles, lui arrachaient des cris d'épouvante.

Je ne pouvais plus en douter, Fisc avait peur la nuit, malgré sa taille et ses crocs.

Je le fis entrer dans ma chambre, il se réfugia sous mon lit ; mais là encore il n'arrêta pas de pousser des cris de frayeur chaque fois que je

me retournais, en faisant grincer les ressorts du sommier.

Non seulement, il m'empêcha de dormir avec ses grognements et ses aboiements de frayerie, mais encore avec les puces dont il me gratifia.

Le lendemain, je le conduisis à un vétérinaire pour avoir une explication de cette anomalie.

— Votre Fisc, me dit le praticien, est très impressionnable et très nerveux, il est fort possible qu'il ait peur la nuit.

— Que faire, alors, m'inquiétai-je ?

— Puisque vous êtes célibataire, couchez-le donc avec vous, dans votre lit, pour le rassurer, et, au besoin, laissez la lumière allumée et mettez-lui des boulettes de coton dans les oreilles pour qu'il n'entende rien.

VITE !

EUGENE Blanquette, l'air fiévreux et agité, se présente chez Mme Gonfalon et ne trouve que la jeune fille de la maison.

— Ça ne fait rien, dit-il, c'est justement à votre sujet que je viens, mademoiselle Jenny. C'est donc à vous que je vais me confier... Eh bien, voilà : j'ai 34 ans, je suis un bon garçon, honnête, rangé, économe, capable en tous points de faire le bonheur d'une femme. Alors, j'ai décidé de me marier sans plus tarder et j'ai l'honneur de vous demander votre main... Voulez-vous de moi ?

— Mon Dieu, je ne sais pas, vous me prenez au dépourvu, répond la demoiselle interloquée. Je ne peux pas vous fixer là-dessus avant d'avoir consulté ma mère... Elle va rentrer d'ici une demi-heure. Attendez-la.

L'impatience d'Eugène Blanquette semble redoubler à ces mots. Il se récrie d'un accent désolé :

— Une demi-heure ! Oh ! impossible. Mademoiselle Jenny... Je suis pressé, très pressé. Il faut que vous répondiez tout de suite ; je ne peux pas attendre aussi longtemps...

— Eh ! pourquoi, monsieur Eugène ?

— Songez donc, Mademoiselle : j'ai hâte de connaître mon sort... Et puis... et puis, ajoutez-il en regardant anxieusement sa montre, j'ai un taxi devant la porte.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine deux grands succès dramatiques : « **Trahison** », splendide film d'aventures des plus captivantes se déroulant dans les sites merveilleux de l'Algérie. Puis « **Ce que femme veut** » grand film émouvant.

Théâtre Lumen. — La Direction du Théâtre Lumen s'est assurée pour cette semaine le dernier chef-d'œuvre de Cécil B. de Mille « **La Païenne** », merveilleux film artistique, dramatique et réaliste. L'œuvre est supérieurement interprétée par des artistes de tout premier ordre et bénéficie d'une photo de toute beauté. L'adaptation musicale de M. E. Willeumier, exécutée par l'orchestre renforcé du Théâtre Lumen, donne encore plus de couleur à une œuvre qui fera certainement sensation à Lausanne. A chaque représentation, dès maintenant, les dernières actualités mondiales et du pays, présentées par le Ciné-Journal suisse. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche, 22, matinée dès 14 h. 30.

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.